Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

44 | 2001

Spécificité et histoire des discours sémiotiques

Pour une sémiotique cognitive

Jean-Marie Klinkenberg

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1056>

DOI : 10.4000/linx.1056

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2001

Pagination : 133-148

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Jean-Marie Klinkenberg, « Pour une sémiotique cognitive », *Linx* [En ligne], 44 | 2001, mis en ligne le 05 juillet 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1056> ; DOI : 10.4000/linx.1056

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

*Pour une sémiotique cognitive*¹

Jean-Marie Klinkenberg

Comment le sens émerge-t-il de l'expérience ? Deux réponses

- 1 Ainsi que nous l'observons dans nos travaux précédents², si les théories du sens sont nombreuses, elles répugnent à aborder le problème de la sémiogénèse. En effet, les sémiotiques se fondent le plus souvent sur l'axiome de la conventionnalité, lequel postule un accord préalable à toute communication, et sur l'existence d'un système extérieur aux consciences individuelles qui s'imposerait, de manière impérative, aux différents partenaires de l'échange. Cette conception, qui était celle de Ferdinand de Saussure, mobilise implicitement une sociologie qui provient en droite ligne de Durkheim. Elle n'est pas idéologiquement neutre. En effet, elle aboutit à l'idée que les locuteurs sont interchangeables ; et du coup, elle élimine toute tension entre eux, et ne laisse par conséquent aucune perspective de négociation.
- 2 Mais ce n'est pas ce qui me retiendra ici. Je voudrais plutôt insister sur le fait que la théorie de la conventionnalité « recouvre d'un voile opaque les étapes qui précèdent la convention. Elle n'explique pas comment le sens s'est élaboré [...] ni ce qui se passe [...] avant que les consensus ne soient établis » (Saint-Martin 1987). Ce problème peut être reformulé de la manière suivante : comment le sens émerge-t-il de l'expérience ? Problème irritant. Il pose en effet la question du lien qui se noue entre un sens qui semble ne pas avoir de fondement physique et les stimulations physiques provenant du monde extérieur, stimulations qui, comme telles, ne semblent pas avoir de sens.
- 3 En gros, les écoles sémiotiques apportent deux types de réponses à cette question. Il y a d'une part les écoles rationalistes, qui s'inscrivent dans un courant de pensée illustré par Saussure d'abord, puis par Hjelmslev et Greimas ensuite. Il y a d'autre part la pensée pragmatique, illustrée par Peirce.

- 4 Pour les représentants des premières écoles, l'essentiel est que la description de la langue peut se satisfaire de sa cohérence interne pour être adéquate à son objet (cf. Greimas 1970 : 51). Règne donc, dans cette sémiotique, l'idée de l'autonomie totale des signes par rapport au monde. Cette conception a débouché sur le concept d'arbitrarité du signe, dont on a souvent fait un dogme, dans la mesure où il aboutit à mettre entre parenthèses la question du point de contact entre le monde et les signes. La qualité atteinte dans la description de la logique interne du système est donc chèrement payée : on se condamne en effet à ne pas savoir à quoi nous servent les signes.
- 5 Car rien ne nous est dit de la manière dont on peut atteindre l'adéquation recherchée. Bien au contraire, la doctrine reste fondée sur une rationalité abstraite et « décorporalisée » (*disembodied*), pour reprendre un terme courant en sémantique cognitive. La sémiotique européenne reste définitivement soucieuse avant tout de la pureté de ses modèles, qu'elle veut mettre à l'abri de toute « contamination référentielle » (Kleiber 1990 : 24). Pour certains de ses représentants en effet, aller chercher les principes de structuration des systèmes sémiotiques « au dehors » de ceux-ci — *i.e.* dans la perception, ou dans la psychologie, ou dans la logique formelle, ou encore dans les données anthropologiques et sociales — est une grave erreur : pour eux « la structure est le mode d'existence de la signification » (Greimas 1966 : 28). Le structuralisme défend ainsi l'idée, à première vue paradoxale, selon laquelle « toute structuration d'un champ suppose un principe structurant qui est lui-même non structurable » (Nef 1976 : 17). Dans une sémiotique de ce type, on dispose d'un tel principe de base pour la structuration : c'est le concept d'opposition. La valeur d'un élément dépend de son caractère distinctif, c'est-à-dire des relations qu'il entretient avec les autres éléments ; de sorte que cette valeur est d'abord négative : l'élément se définit par ce qui n'est pas lui³.
- 6 La question du statut d'un principe structurant tel que l'opposition est donc tout à fait pertinente. Mais appartient-il à la matière du monde, lui étant de ce fait adéquat ? Dans cette hypothèse, toute la sémiotique se trouverait fondée en nature, et l'application du principe structurant ne ferait que révéler progressivement la structure objective du monde lui-même. Une telle conception, reposant sur un principe de motivation généralisée, prend sa source chez Aristote, et, développée par Thomas d'Aquin, a affecté toutes les conceptions des langues jusqu'à l'ère moderne⁴ : si les langues sont variables, elles renvoient toutes à des « états de l'âme » qui sont universels, et ce que ces « états de l'âme » représentent, ce sont des choses, elles aussi identiques pour tous les sujets.
- 7 Mais on peut évidemment faire une autre hypothèse — c'est d'ailleurs celle qui est le plus volontiers soutenue par la sémiotique contemporaine —, selon laquelle le principe structurant est importé. Il s'agirait, dans cette éventualité, d'un principe en quelque sorte instrumental, simplement lié à nos outils de connaissance, une sorte d'*a priori* kantien⁵.
- 8 Nous entendrons quant à nous démontrer que la neurophysiologie permet de rendre compte de la construction d'un référent sémiotisé, lequel est donc bien loin d'être ce « référent *absolu* » dont Greimas se méfiait, avec raison évidemment, et que la perception n'est pas « extérieure » à la structure. Nous entendrons démontrer également que l'on n'a pas besoin de l'hypothèse du « mentalais », langage qui aurait lui-même sa syntaxe et sa sémantique (cf. Fodor 1975), mais qui risque bien de n'être qu'une réification idéalisée de la langue. La considération de la neurophysiologie nous rapproche de la psychologie de la perception et des sciences cognitives contemporaines. Celles-ci sont évidemment fort éloignées de la conception psychologique sous-jacente aux diverses positions de la

sémiotique européenne, qui, en effet, trouvait son assise dans une conception spiritualiste, où l'âme est indépendante du corps.

- 9 Car son rationalisme — qu'on retrouve dans la conception modulaire de Fodor (1983), où sensible et intelligible sont nettement séparés — cousine bien avec un certain spiritualisme. Dans un article célèbre, Doroszewski (1933) a démontré l'étroite parenté entre les conceptions sociologiques sous-jacentes du saussurisme et la pensée de Durkheim. Réflexion d'autant plus nécessaire que Saussure inscrit explicitement la linguistique dans le champ de la psychologie sociale, en faisant de la première une subdivision de la sémiologie, et de celle-ci une subdivision de la seconde. Or Durkheim considérait lui-même sa pensée comme marquée du sceau de l'hyperspiritualité. Le « fait social » postule en effet une communion de tous les sujets dans les mêmes valeurs, imprimées dans la conscience collective, et s'imposant avec force de l'extérieur. « Le concept saussurien de 'langue' a, de toute évidence, subi cette influence. Dans cette perspective spiritualiste, chacun, sous peine de tomber dans l'anomie, se doit de participer aux mêmes normes intellectuelles, contraignantes et imposées de l'extérieur, qui constituent la vie collective » (Bachmann *et al.* 1981 : 18-19).
- 10 À la question du rapport entre les signes et le monde, le pragmatisme apporte une réponse toute différente. La pensée peircienne par exemple, réserve une part importante à l'hypothèse, capitale dans le fonctionnement de l'abduction, qui est le type d'inférence le plus propre à modifier notre connaissance du monde. Or, cette inférence-là, comme toutes les autres, fonctionne toujours à partir de données fournies par l'expérience. L'expérience prend donc une certaine place dans la théorie, cette place que lui refuse la sémiotique post-saussurienne.
- 11 Toutefois, la question du rapport entre le monde et les signes ne reçoit pas chez Peirce une réponse beaucoup plus satisfaisante que chez Greimas. Pour lui, les objets sont « réels ». C'est-à-dire indépendants de l'idée que nous nous en faisons. Et c'est eux qui, s'imposant à nous, déclenchent le processus de sémiose. Mais envisager une mise en forme de ces objets, c'est du même coup admettre que la sémiotique existerait en amont de ce qui est donné comme *le* sémiotique, de sorte que la sémiotique ne ferait en quelque sorte plus rien, puisqu'elle n'aurait rien à faire⁶.
- 12 Une telle position est évidemment discutable. Peirce avait certes bien vu le problème posé par la relation entre l'objet perçu et la perception et avait tenté de fournir un modèle de cette perception. Mais il reste muet sur le mécanisme qui sert à interpréter les données, lesquelles sont par définition perçues comme incomplètes (puisqu'elles débouchent nécessairement sur des inférences). Par quelles forces ce mécanisme d'interprétation est-il mû ? Peirce, qui ne pouvait connaître les acquis de la psychologie de la forme, et encore moins ceux des neurosciences qui se sont développées au cours des dernières décennies, semble ici pointer l'existence d'une sorte de force sémiotique, connaturelle à l'homme : « le signe que l'homme utilise est l'homme même » (5.314). Il y a là une conception psychologique qui mérite au moins d'être interrogée, et qui n'est pas exempte de lourds présupposés idéologiques (puisqu'on peut y retrouver une trace de la théorie du langage intérieur, qui va de Plotin à Fodor en passant par Occam). Car affirmer qu'il y a une sémiose parce qu'il y a en l'homme une *virtus semiotica* est bien peu utile.
- 13 Ainsi, pour les uns — et je cite encore Greimas — « nous saisissons des discontinuités dans un monde dont on ne sait rien » (1970 : 9), mais comment — c'est moi qui poursuis — saisissons-nous ces discontinuités ? On ne nous en dit rien. Dans l'hypothèse d'un principe structurant importé, les structures dégagées seraient mixtes : portant la trace du

monde naturel, certes, mais sémiotisées de façon étrangère à lui et toutes relatives à un point de vue humain. Ce lien, il importe de l'explorer... Les autres, eux, savent que le monde est déjà là, mais ils ne s'inquiètent pas non plus de la manière dont adviennent les discontinuités qu'ils y saisissent. Les deux positions, en apparence opposées, débouchent donc sur un même *non possumus*. Un véritable précipice semble devoir séparer à tout jamais le monde des signes et le monde tout court.

- 14 Pourtant le précipice est en train de se combler. Et il se comble de deux côtés : du côté du monde et du côté de sa mise en forme signifiante.
- 15 D'un côté, la réflexion de René Thom sur les formes naturelles, poursuivie par Jean Petitot, met en évidence que des phénomènes auto-organiseurs existent déjà dans la nature. Pour elle, la forme est le phénomène de l'organisation de la matière. Cette position, qui ne débouche pas sur un nouveau cratylisme, permet de rompre avec le solipsisme désespérant auquel mène l'idéalisme. De l'autre côté, c'est toute l'avancée des sciences cognitives, des neurosciences depuis qu'elles ont dépassé le modèle modulariste et qu'elles sont passées au stade connexionniste.
- 16 Les uns montrent que le seuil du sémiotique est dans la nature beaucoup plus vite atteint qu'on ne le croit généralement. Les autres, auxquels je consacre le paragraphe qui suit, montrent que dans l'organisme, la production du sens se produit elle aussi beaucoup plus tôt qu'on ne le pense. Par exemple, dans les réseaux rétiniens qui sont programmés pour créer la droite, le bord, l'angle, l'horizontalité. Je reviendrai brièvement à ces mécanismes, décrits à loisir dans notre *Traité du signe visuel* (Groupe μ 1992).

L'avancée cognitiviste et l'impact de la conception computationniste sur la sémiotique

- 17 Un des événements intellectuels les plus importants de cette époque est sans aucun doute l'avènement des sciences cognitives. Un terme que l'on utilise au pluriel, pour souligner qu'il ne s'agit pas d'une discipline neuve, mais bien de la réorganisation d'un lieu de rencontre, un lieu où viennent dialoguer les acquis de plusieurs progrès de la pensée. Essentiellement celui des sciences de l'organisme (et spécialement de la neurologie), celui de l'informatique (et spécialement de l'intelligence artificielle), et celui des sciences des langages et de la communication, mais aussi ceux qui nous viennent de la philosophie et de l'anthropologie.
- 18 Les sciences du corps font aujourd'hui bien voir que l'être humain n'est pas une machine qui réagit d'une manière simple aux stimuli provenant du monde, suivant la formule de l'arc réflexe : c'est un appareil sophistiqué, qui est capable de s'adapter à des situations neuves et donc imprévues, et surtout qui peut anticiper son comportement face à ces situations.
- 19 L'exigence de rendre compte de cette adaptabilité fait que, peu à peu, un modèle psychologique appelé connexionniste s'est substitué à un modèle nommé lui symboliste (ou encore modulariste, ou computationniste, pour des raisons qui vont apparaître).
- 20 Selon ce modèle, le plus ancien, la pensée consiste en manipulations de symboles sémantiques. Ces manipulations consistent en la transformation d'un certain type de données en un autre type de données, et ces transformations sont ordonnées en séries linéaires. Par exemple, pour identifier un objet selon ce modèle, on commence par

identifier des données de bases, comme les couleurs, les formes et les textures. Ces données sont transformées en qualités — par exemple « rouge », « sphérique », « lisse » —, qualités qui constituent de nouvelles données lesquelles sont ensuite intégrées à un ensemble perceptif unique — le produit du rouge, du sphérique et du lisse —, ensemble qui est enfin mis en relation avec un modèle général, permettant l'identification de l'objet. Ici, on l'aura reconnu, l'objet « tomate ».

- 21 Dans cette perspective symboliste, les étapes de la pensée sont conçues comme un calcul. Elles connaissent une succession d'étapes, qui ne connaît jamais de « saut ». Les étapes du processus sont en effet prises en charge par des unités distinctes spécialisées — appelées modules, et c'est pourquoi le modèle symboliste est aussi appelé modèle modulaire. Ces modules, on peut les localiser dans des zones distinctes du système nerveux, et leurs fonctionnements sont hiérarchisés les uns par rapport aux autres. Les informations sont donc transformées les unes en les autres, par ordre de complexité croissant. Par exemple, on a pu mettre en évidence l'existence dans la rétine de modules spécialisés dans la perception des verticales, des limites, ou des angles. Autre exemple, d'un niveau de complexité supérieur : celui des opérations mathématiques. Pour rendre compte du processus du calcul, on a pu postuler l'existence de trois sous-systèmes : celui de la compréhension des numéraux, celui de la production des numéraux, et celui de leur manipulation, ou calcul proprement dit.
- 22 Sans nier l'intérêt de ce modèle pour la description de certaines activités simples, les connexionnistes critiquent les symbolistes sur deux points essentiels de leur conception : la modularité et la linéarité. Tout d'abord, l'idée de la modularité fait peu de cas de l'organisation du cerveau en réseaux comportant des millions de neurones interconnectés, tous pouvant s'organiser en originales. Par exemple pour susciter le souvenir d'un événement particulier. D'où le nom de leur modèle. En second lieu, la thèse d'une organisation séquentielle du traitement de l'information paraît incompatible avec la rapidité de nos réactions devant les exigences du milieu et des événements qui s'y produisent : comme recevoir un ballon de football, ou identifier un gibier. Il faut dès lors postuler non plus des réactions suivant les chemins linéaires qui vont de module à module, mais un traitement simultané des informations par plusieurs voies différentes. L'appareil de traitement est ici un ensemble de réseaux de neurones, mais réagissant ensemble, comme un neurone le ferait face à un stimulus simple, appareil qui est donc présenté comme un « neurone formel » (on aurait pu dire « virtuel »). À l'image de la séquence se substitue celle de courses sur des chemins de traverses, maillés en réseaux et en nombre potentiellement infini.
- 23 On ajoutera volontiers une troisième critique. Le modèle modulariste fournit une sorte de dictionnaire fini et fermé de symboles, symboles traités suivant des règles immuables. Il ne peut donc rendre compte que d'un monde stable, où la surprise et l'innovation radicale n'existent pas. Les phénomènes nouveaux y sont ramenés aux phénomènes connus, dans une manœuvre analogique⁷, et pour comprendre ces nouveautés, on recourra aux lois existantes. Or nous savons que la pensée de l'humanité connaît des sauts. Il y a deux types d'innovations, bien décrites chez Kuhn, qui distingue « science normale » et « révolution scientifique ». Dans ces révolutions, il y a avènement d'une grille de lecture nouvelle, où tous les phénomènes sont recadrés. Kuhn ose d'ailleurs à cet égard la métaphore des sciences sociales : « Les révolutions politiques visent à changer les institutions par des procédés que ces institutions elles-mêmes interdisent ». Pour revenir au corps, l'existence de telles innovations de type totalisant exige que l'on postule ceci : que le maillage des

centres nerveux autorise le transfert de flux suivant des voies nouvelles jamais explorées jusque-là. Ce dont un modèle symboliste ne peut rendre compte. On reviendra au paragraphe suivant à cette opposition entre le symbolisme et le connexionisme, qui traverse une bonne partie des débats en sémiotique.

- 24 La seconde avancée qui a permis l'émergence des sciences cognitives, c'est celle de l'informatique. L'ordinateur a d'abord suggéré aux chercheurs cette idée importante : on pouvait tenter de comprendre les chemins que l'information suit à travers l'organisme, et les types de transformation qu'elle y subit pour produire un comportement adéquat, en les comparant au chemin que les données suivent dans un organigramme, où elles subissent également des transformations. Si la psychologie que l'on peut qualifier de symboliste, et dont il va être question ci-après, est née à peu près en même temps que l'informatique, ce n'est peut-être pas un hasard. Toutes deux considèrent en effet que le traitement de l'information est le calcul logique ordonné d'une réponse à une stimulation externe. Mais l'informatique a suivi l'évolution de la psychologie que nous allons décrire : la puissance actuelle des équipements permet de simuler les connexions, et par conséquent de dépasser le modèle symboliste. Ce que fait l'intelligence artificielle (cf. Vergnaud 1991).
- 25 La troisième avancée est celle des sciences de la communication et de l'esprit, parmi lesquelles les sciences du langage : sémiotique et linguistique. Sur ce terrain, le XX^e siècle a reformulé en termes neufs une question ancienne, qui a été celle de toute la tradition philosophique occidentale : comment décrire le mécanisme de la pensée ? La nouveauté n'est pas dans la question mais dans la réponse : plus radicalement que jamais, on a insisté sur l'importance des langages dans l'élaboration de cette pensée, et sur les rapports dialectiques entre les deux instances que sont le langage et la pensée. De Ricoeur à Greimas et de Peirce à Foucault court ainsi un fil rouge : toute compréhension de l'homme passe par une mise en évidence des structures de ses langages, langages qui sont non seulement ses principaux instruments d'appréhension du monde, mais qui sont aussi les meilleurs outils qu'il ait pour agir sur ce monde.
- 26 Entre les trois avancées du savoir que je viens de décrire — la biologique, l'informatique et la sémiotique —, il y a indéniablement une stimulation réciproque. Non seulement il y a eu des complicités entre informatique et biologie, comme je l'ai déjà souligné, mais les avancées de l'informatique ont donné une nouvelle impulsion à la linguistique, avec la grammaire transformationnelle. Par ailleurs, les sciences de la communication ont fourni quelques modèles aux sciences du vivant — comme le prouve la métaphore du codage et du décodage dans la description de la structure de l'ADN —, et sans doute, dans cet échange, n'ont-elles encore dit leur dernier : selon Bateson, on a eu tort d'exclure « l'esprit » (dont la particule élémentaire serait « l'information ») de la biologie.
- 27 Mais la linguistique et la sémiotique n'ont-elles pas encore beaucoup à recevoir de leurs deux autres partenaires, et notamment de celui qui paraît le plus en pointe, la biologie ? On ne peut pas ne pas le penser, quand on constate que la plupart des paradigmes sémiotiques et linguistiques sont fortement pénétrés par l'esprit symboliste et modulariste, et n'ont pas encore reçu le choc du connexionisme.
- 28 On ne peut énumérer ici toutes les traces de l'esprit symboliste et modulariste dans la linguistique et la sémiotique. Qu'il nous suffise d'en citer deux, capitales :
 - C'est tout d'abord la conception classique du signe, qui prévaut depuis l'Antiquité, conception selon laquelle le signe est quelque chose qui renvoie à quelque chose d'autre :

aliquid stat pro aliquo. Cette conception évoque la chaîne de transformations d'un certain type de données en un autre type de données de la psychologie computationniste. Et cette idée reste présente même dans deux reformulations plus satisfaisantes du processus sémiotique : chez Hjelmslev et chez Peirce. Chez Hjelmslev, le signe est une fonction entre deux fonctifs, et par conséquent, la notion de transformation se voit éliminée ; mais non le rapport linéaire entre ces fonctifs. Et Peirce, avec ses chaînes infinies d'interprétants, épouse bien également la conception linéaire.

- C'est ensuite la grammaire transformationnelle. Ses procédures sont, à l'évidence pénétrées par l'esprit modulariste, et ses règles sont toujours décrites comme des mécanismes séquentiels. On sait — et c'est un de ses mérites — que, grâce au concept de compétence, elle a mis l'accent sur la créativité du locuteur. Mais il s'agit toujours d'une nouveauté gouvernée par les règles. Bien que la grammaire transformationnelle soit consciente qu'il existe une autre nouveauté, celle qui change les règles (celle qui produit les révolutions, selon la formule de Kuhn), elle est impuissante à en rendre compte.
- 29 On peut également voir pourquoi la conception conventionnaliste discutée d'entrée de jeu apparaît comme circulaire. C'est que c'est précisément celle de la psychologie symboliste. La notion de symbole, utilisée par les écoles modularistes, ne nous dit rien des processus qui font qu'un symbole en soit un, c'est-à-dire qu'un fait physique ait acquis un sens. Il ne sert à rien d'affirmer que la pensée procède par manipulation et transformations de symboles si l'on ignore comment se constituent ces symboles.
- 30 Des trois partenaires, la sémiotique, qui fut LA science pilote dans les années 60 et 70, est donc celle qui paraît accuser le plus de retard sur les deux autres. On peut parier que la perspective cognitiviste, qui constitue une nouvelle herméneutique du monde, devrait permettre de faire évoluer cette sémiotique. Nous pourrions aujourd'hui avoir l'audace de détruire la muraille qu'avec une indéniable pertinence méthodologique, la pensée structuraliste avait érigée pour séparer les codes d'un côté, le monde et les acteurs de l'autre. C'était une séparation purement instrumentale, méthodologique, et provisoire. Mais certains, en une manœuvre idéaliste, l'ont transformée en essence. Et ce qui a été un moteur puissant constitue aujourd'hui un frein.

Un programme de sémiotique cognitive

- 31 La sémiotique cognitive s'oppose à la vision puriste critiquée ci-dessus, en permettant de dépasser les apories du pragmatisme. Sa thèse est que sémiotique et cognition sont étroitement liées, et plus particulièrement
1. que le sens provient d'une interaction entre les stimuli et les modèles. Ce qui suppose un mouvement double, qui va du monde au sujet sémiotique et de celui-ci au monde. Dans un des mouvements, les stimuli font l'objet d'une élaboration cognitive à la lumière du modèle ; dans l'autre, c'est le modèle qui est modifié par les données fournies par l'expérience ;
 2. qu'en deçà de cette interaction avec les modèles, il y a l'expérience. La sémiotique cognitive insiste sur le fait que le sens émerge de l'expérience, niveau auquel la structure se met en place ;
 3. que la structure sémiotique élémentaire reflète exactement notre activité de perception des données mondaines : sensorialité et sens sont étroitement liés. Ce qu'on résumera dans cette formule : le sens procède DES sens. Si elle insiste sur le fait que le sens émerge de l'expérience, l'originalité de la sémiotique cognitive est ainsi de mettre l'accent sur la corporéité des signes⁸ : notre corps est certes une structure physique, soumise aux lois

qu'étudie la biologie, mais c'est aussi une structure vécue, qui a une existence phénoménologique. C'est lui qui, grâce à son activité perceptive, est le siège des mécanismes cognitifs et donc sémiotiques.

- 32 Penchons-nous sur cette activité, en prenant pour exemple la perception visuelle, ce qui m'amènera à rappeler brièvement, en les précisant, certains mécanismes décrits dans notre *Traité du signe visuel* déjà cité et dans les travaux qui l'ont suivi⁹.
- 33 Soit un champ quelconque, sur lequel nous faisons porter notre activité perceptrice visuelle. Dans son déroulement le plus simple, cette activité consiste à détecter une qualité dans le champ. Or nos organes perceptifs et le système nerveux central qui centralise les informations fournies par eux sont équipés pour détecter les invariants dans un champ donné. La rétine ne se contente pas de repérer de multiples points juxtaposés : si tous ces points ont la même luminance et la même couleur, ils sont perçus comme constituant ensemble une tache unique, ou une forme précise. La qualité perçue peut alors être dite translocale. On conçoit qu'il s'agit là d'une remarquable économie : au lieu de traiter une masse d'informations distinctes, nous n'avons plus à nous préoccuper que d'une donnée unique.
- 34 Détecter une qualité dans un champ permet de distinguer une entité, dotée de cette qualité, et de la discriminer par rapport à son environnement : sur ce papier blanc, on discerne une tache (entité) bleue (qualité) ; de même, dans l'air on perçoit un mugissement de sirène (entité) aigu et puissant (qualité). On peut en quelque sorte dire que l'entité est une qualité devenue chose grâce à notre activité perceptrice.
- 35 Il est capital de noter que la qualité ne peut être identifiée que moyennant une manœuvre de différenciation : la forme perçue se détache d'un fond perceptuel. Du fait même qu'elle est ségréguée, l'entité entre en relation avec d'autres entités, puisqu'elle présente une qualité translocale distincte de la première : la feuille sur laquelle s'étale une tache bleue est une entité qui a sa qualité. On voit donc que la notion même d'entité présuppose celle d'interaction : on ne peut en effet distinguer des entités que grâce à une relation de contraste entre deux qualités. L'aspect le plus important dans ce mécanisme de différenciation est le seuillage. On veut dire par là que les variations du stimulus inférieures à une certaine intensité, dite seuil, ne sont pas prises en considération : elles sont toutes lissées, et les qualités qui eussent ainsi été discernables sont ramenées à une seule et même qualité translocale. Par contre, celles qui dépassent ce seuil d'intensité seront réputées constituer une autre qualité. Il faut souligner que ces seuils n'existent pas comme tels dans la nature, mais procèdent de la dialectique entre les stimuli et l'organisme récepteur (on dirait donc mieux : constructeur).
- 36 Telle est l'origine perceptive du savoir humain : car la conjonction de ces deux acquisitions simultanées — qualité et entité — constitue bien une connaissance élémentaire. Mais cette conjonction ne peut pleinement jouer son rôle que moyennant deux complexifications : sa stabilisation dans le temps et la stabilisation dans les objets, ou coordination.
- 37 Première complexification : la connaissance élémentaire peut être stockée dans la mémoire. Celle-ci permet en effet de comparer entre elles des qualités, et donc des entités, au-delà de l'expérience immédiate. Mais l'effet comparateur de la mémoire n'a d'intérêt que moyennant une seconde complexification : la coordination. L'expérience des qualités dans le temps peut fait apparaître des coordinations régulières. Ainsi intervient la notion d'objet, lequel n'est rien d'autre qu'un faisceau organisé de qualités doté d'une

certaine constance dans le temps. Par exemple, nous pouvons faire l'expérience répétée de qualités coordonnées — comme « rouge », « sphérique », « lisse », « juteux » —, et dès lors créer un objet. Cet objet, fait de qualités associées, pourra être rangé dans la classe « tomate ».

- 38 La coordination de qualités, notons-le, n'est pas un phénomène simple : on sait qu'elle est produite par deux types de mécanismes fonctionnant simultanément et connus sous le nom de « traitement parallèle distribué » : mécanismes de stimulation réciproque et d'inhibition réciproque. Par exemple les réseaux neuronaux qui détectent la qualité (a) « rouge » excitent les réseaux correspondant à la qualité (b) « lisse », car la combinaison, (a)-(b) correspond à une expérience répétée, tandis que (a) inhibe les réseaux correspondant à la qualité (c) « rugueux », car cette coordination (a)-(c) ne correspond pas à une expérience mémorisée. Ces processus ne sont pas seulement simultanés, mais aussi croisés : les unités qui détectent (a) excitent (b) et inhibent (c), mais c'est aussi le cas des unités qui détectent (b), elles excitent (a) et inhibent également (c). Il faut souligner la flexibilité du mécanisme : les caractéristiques absentes d'une entité ou leur variation n'empêchent pas sa reconnaissance, parce qu'elles peuvent être activées en dépit de cette absence ou de cette variation. Je puis parfaitement reconnaître ma tomate à travers des variations de luminosité (une tomate dans l'ombre), de point de vue, de position (une tomate vue de très loin), d'état (une tomate écrasée), de format (une tomate-cerise) ou de chromatisme (une tomate verte). Les variations n'empêchent donc pas le processus d'identification, même si celui-ci est facilité par l'existence de prototypes.
- 39 Peu à peu, nous nous approchons ainsi de la notion de catégorie (le mot étant ici pris au sens cognitiviste, et non au sens kantien). C'est en effet la mise en évidence et le stockage de qualités coordonnées dans les conditions qu'on vient de dire qui permet d'élaborer des catégories, et dès lors d'intégrer des entités à ces classes¹⁰.
- 40 Toute démarche cognitive — et par exemple la démarche scientifique qui constitue une des modalités les plus formalisées de démarches cognitive — procédera de ces opérations élémentaires. En effet, la science ne fait rien d'autre qu'accomplir dans le champ perceptif total des distinctions de plus en plus fines. Il s'agit d'un processus inlassable, au cours duquel on risque de nouvelles nuances, de nouveaux classements, de nouveaux découpages, en acceptant de les remettre en cause s'il le faut. Parti de la perception la plus élémentaire, nous sommes donc arrivés aux encyclopédies les plus complexes, qui ne sont rien d'autre que des systèmes de classements d'entités distinguées selon certaines qualités et auxquelles on attribue certaines interactions¹¹.

Trois solutions

- 41 La perspective de la sémiotique cognitive permet de répondre au passage à deux questions que se posent la sémiotique et les sciences de la connaissance : la signification est-elle pleine, ou se donne-t-elle par la différence ? Et quel est le rôle respectif de la sensorialité et de l'abstraction dans l'élaboration des catégories ?¹²
- 42 La signification : positive ou négative ? C'est un vieux débat, dans lequel la sémiotique moderne européenne — avec Saussure, puis Hjelmslev, Greimas et Rastier, mais aussi avec toute la méthodologie structuraliste — a résolument opté pour le second terme de l'alternative, allant parfois jusqu'à identifier différence et négativité. La sémiotique cognitive permet de confirmer la justesse de ce point de vue, tout en justifiant l'illusion

de plénitude. En effet, la perception semble présenter un caractère positif, puisqu'elle est fondée sur la détection d'une qualité translocale, et cette perception est à la base de toute catégorisation. Mais l'uniformité de la qualité translocale est produite par une aptitude à seuiller, c'est-à-dire à détecter des différences. Ce qui justifie la thèse de la négativité.

- 43 Quant au second problème, on doit préciser que si la catégorie a une origine sensorielle, la notion même de la catégorie n'est pas de cette nature sensorielle.
- 44 Seuiller, c'est en effet assigner à une portion du continuum des stimuli une limite inférieure et une limite supérieure (limites floues, évidemment), de façon à créer un espace où pourront venir s'inscrire une infinité de manifestations sensorielles, qui seront toutes décrétées équivalentes. On passe ainsi de la notion de stimulus à celle de signifiant. Car recourir de la sorte à un modèle, c'est s'éloigner du stimulus brut. La notion de seuillage est donc proche de celle de forme, au sens hjelmslévien du terme (cf. Groupe μ 1998).
- 45 Il reste à résoudre un dernier problème : celui de la variabilité des catégories, et donc des structures, variabilité qui semble opposer une objection de taille à la sémiotique cognitive. En effet, si la description des origines du sens que je viens de fournir était pertinente, on devrait logiquement constater une uniformité des catégories dans l'espace et dans le temps, puisque les organismes perceptifs de l'être humain sont partout identiques. Or nous constatons la diversité infinie des systèmes de catégorisation. Comment cela peut-il s'expliquer ?
- 46 Rappelons-nous d'abord que l'origine des catégories (et par conséquent des sémiotiques) réside dans nos intérêts vitaux, le premier étant peut-être la nécessité de garantir la survie de l'individu. Or notre finitude, face à un monde infini, nous oblige à rendre ce monde fini, afin de pouvoir le gérer et le manipuler. Et cette simplification, c'est la catégorisation, qui est en quelque sorte le prix à payer pour simplifier le monde.
- 47 Ce trait — la catégorisation comme réponse à des problèmes vitaux — explique la variabilité extraordinaire des catégories. La catégorisation s'opérant en fonction d'intérêts vitaux, et les univers dans lesquels la survie doit être garantie étant eux-mêmes variés, on ne peut qu'obtenir des catégories variées. Tout dépend des qualités que nous entendons sélectionner pour opérer les seuillages, en fonction de l'intérêt du moment. Un botaniste, en sa qualité de botaniste, range en deux catégories la plupart de ce que nous nommons les champignons : dans l'ordre des basidiomycètes, où ces champignons voisineront avec la rouille du blé, et dans l'ordre des ascomycètes, où les morilles, les pezizes et les truffes rencontreront cette fois certaines moisissures et la levure de bière. Mais le même botaniste peut aussi être un amateur de champignons qui, en cette deuxième qualité, éliminera la rouille du blé et la levure de son champ d'intérêt, et réunira dans une seule et même catégorie les basidiomycètes et ascomycètes qui le définissent comme mycologue.
- 48 Mais la variété des intérêts n'est pas la seule source de la multiplicité des catégories.
- 49 Un second facteur de variation (dérivé du premier) est l'idéologie. L'idéologie n'est en effet rien d'autre qu'une catégorisation utile à un certain groupe social, et que ce groupe tente d'imposer à toute la communauté sémiotique, en fonction de ses propres intérêts.
- 50 Le troisième facteur — que j'aurais peut-être dû logiquement mettre en première position — est celui des diverses sensorialités. Tous les canaux sensoriels ne débouchent pas, en effet, sur les mêmes découpages. Par exemple, si on prend en considération la sensation thermique, le corps sera divisé en deux catégories : tout ce qui est chaud d'un

côté et ce qui est froid de l'autre (cheveux, ongles...) ; mais une perception visuelle de ce corps, ou sa perception proprioceptive, aboutira plutôt à un autre découpage (qui nous semble aller de soi alors qu'il est principalement lié à ces deux sensorialités) : tête, tronc, bras, etc.

- 51 Cette pluralité des catégorisations laisse prévoir l'existence de conflits. Une classification sémiotique confirmée à un moment donné de l'histoire d'un groupe donné peut très bien être contestée à un autre moment (c'est le cas bien connu des constellations, qui ont une existence bien attestée aux yeux des astrologues et de leurs clients, mais qui n'ont plus aucune pertinence aux yeux des astronomes). Ces conflits sont particulièrement bien mis en scène par ce que j'appellerai les sémiotiques interfaciales, qui autorisent la mise en relation de catégories procédant de sensorialités distinctes. Nous pouvons par exemple penser aux sémiotiques qui permettent la communication entre les aveugles et les voyants, et en premier lieu au langage verbal. En vertu des principes que je viens de formuler, nous pouvons comprendre que ce langage porte la trace de catégorisations diverses. Mais ces ensembles de catégories sont marqués par l'influence des groupes socialement dominants. On ne doit dès lors pas s'étonner que la langue du non-voyant, servant d'interface avec le voyant, soit construite sur des catégories qui partent de l'univers du voyant, appartenant à la majorité sémiotique. Certaines catégories à la disposition du non-voyant, appartenant à la minorité sémiotique, ont dès lors leur source dans un langage élaboré dans l'intérêt d'un autre groupe (cf. Groupe μ 1998).

Le rôle du cognitivisme et l'épistémologie de la sémiotique

- 52 Une sémiotique cognitive (qui fournit une possibilité expérimentale, remplaçant avec avantage la spéculation rationaliste) permet de dépasser l'opposition entre les découpages *a priori* et spéculatifs du spiritualisme structuraliste européen et la croyance en l'objectivité du percept qui sous-tend l'empirisme américain.
- 53 Elle rend par exemple compte de toutes les catégories dites *a priori* par Greimas, qui sont simplement renvoyées à des tables d'occurrence issues de l'expérimentation neurophysiologique. Même les deux premières articulations élémentaires de Greimas (Greimas 1970 : 47), soit les catégories identité / altérité et conjonction / disjonction, ne sont pas *a priori*. Elle permet de fonder enfin une sémiotique du monde naturel : les catégories qui fondent une telle sémiotique constituent simplement un ensemble hiérarchisé de percepts, et donne les moyens de répondre à la question de l'éventuelle universalité ou de la culturalité de ces percepts.
- 54 Une sémiotique cognitive permet aussi de répondre aux questions que l'on a adressées au pragmatisme peircien (et notamment à la critique du blocage du processus sémiotique : de nouveaux percepts affluent sans cesse et déclenchent de nouveaux processus interprétatifs ; il n'y a donc pas de raison pour que la sémiologie ait un terme). Elle donne enfin des outils qui permettent de reprendre de manière satisfaisante la question de la *virtus semiotica*.
- 55 Elle permettra aussi de répondre à une objection que l'on peut formuler d'entrée de jeu : celle du caractère circulaire de l'entreprise. En effet, au moment d'aborder l'entreprise consistant à fonder une sémiotique du monde naturel, nous sommes déjà immergés dans le langage, dans un langage, dont le caractère constructif et catégorisant a maintes fois

été mis en évidence, au point que la plupart des spéculations des linguistes sur la pensée ne fournissent pas autre chose qu'une épure du langage lui-même (cf. Rastier 1991). Nous ne pouvons dès lors élaborer une théorie du sens que de l'intérieur d'un système de signification préexistant. Et en particulier les expériences auxquelles nous faisons allusion ci-avant ne peuvent être conçues, réalisées, et surtout interprétées, qu'à l'aide de ce système, avec toute la circularité que cela implique. Mais les catégorisations des langages reposent sur celle de la perception.

- 56 En devenant cognitive¹³, il ne s'agit pas pour la sémiotique de survivre et de suivre les changements de mode, ces changements de mode qui ont fait disparaître la linguistique comme science-pilote. Il ne s'agit pas, pour le sémioticien, de partir à la reconquête d'un pouvoir symbolique qui s'est bien déplacé¹⁴. Ce qui est en jeu est plus important et plus grave. Plus important, car il s'agit de réaliser enfin le programme de la sémiotique générale en deux de ses points majeurs. Plus grave, car il s'agit d'éviter une faillite de la pensée.
- 57 Réaliser enfin le programme de la sémiotique en deux de ses points. Avec le premier, il s'agit de prendre au sérieux la formule selon laquelle la sémiotique s'occupe de la « production du sens » — c'est parfois ainsi qu'on a défini son objet —, et cela en soulignant le premier élément de la formule : comment le sens est-il produit ? comment varie-t-il ? comment change-t-il ?
- 58 En ce qui concerne le second point nous nous rappellerons qu'une ambition de la sémiotique — on retrouve cette ambition chez Morris et chez Peirce — a été de faire dialoguer les sciences. Or nous constatons qu'un des intérêts de la sémiotique cognitive est de contribuer à abattre la muraille que le structuralisme avait édifiée entre les codes et les sujets sociaux. Mais son intérêt principal est peut-être d'en abattre une autre, à première vue plus infranchissable : celle qui sépare les sciences humaines des sciences de la nature.
- 59 La relation entre ces deux types des sciences a toujours été tempétueuse. Dans un premier temps, on a voulu appliquer aux phénomènes humains les modèles créés dans l'univers des sciences de la nature dans l'état qui était le leur au XIX^e siècle. Ce qui était une manière de contester leur droit à l'existence, ou au moins une manière d'exprimer une défiance à leur endroit. Mais, dans un second temps, à l'ère postmoderne, s'est manifesté un refus des sciences exactes et de la nature, refus qui s'exprime plus fort encore en ce début de siècle, sous l'influence du discours déconstructiviste. Le reproche du scientisme, que l'on entend souvent proférer dans le champ des humanités, ne camouflerait-il pas un retour au binarisme ancien, celui pour qui il y a deux types de pensée inconciliables, binarisme qui, en définitive, recrée des domaines réservés ? Nous assisterions ainsi à un dualisme qui est un réel divorce. Un divorce inquiétant, puisqu'il contribue à susciter deux des fléaux qui menacent l'humanité à l'aube de son nouveau millénaire : la technocratie d'un côté, et le retour à l'irrationnel de l'autre.
- 60 Face à ces périls, il est urgent de faire sortir la sémiotique de l'isolement solipsiste dans lequel elle s'est enfermée au fur et à mesure qu'elle est devenue une discipline littéraire ou esthétique, descriptive plus qu'explicative, s'occupant de tout sans se préoccuper de sa consistance épistémologique.
- 61 La sémiotique cognitive, branchée à la fois sur les sciences humaines et sur les sciences de la nature par l'intermédiaire des sciences cognitives, démontre que toutes deux peuvent avoir la même finalité : mettre en évidence les conditions de l'élaboration du sens, sens

dans lequel elles voient des modalités du savoir et de l'action. Susciter ce dialogue, ce n'est pas seulement donner une nouvelle jeunesse à la discipline qui s'est créée il y a un siècle. C'est aussi lui donner cette épistémologie solide dont elle a besoin.

BIBLIOGRAPHIE

- Bachmann C., Lindefeld J. & Simonin J. 1981 : *Langage et communications sociales*, Paris, Hatier, CREDIF.
- Doroszewski W. 1933 : « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : É. Durkheim et F. de Saussure » in *Essais sur le langage*, Paris, Éd. de Minuit, 1969.
- Eco U. 1987 : *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, P.U.F.
- 1988 : *Le signe*, Bruxelles, Labor.
- Édeline F. 1991 : « Sur la connaissance visuelle », *TLE*, 9 : 97-112.
- Fodor J. A. 1975 : *The Language of Thought*, Cambridge, Harvard University Press.
- 1983 : *The Modularity of Mind*, Cambridge, M.I.T. Press.
- Greimas A. J. 1966 : *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- 1970 : *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Le Seuil.
- Groupe μ 1992 : *Traité du signe visuel. Pour une rhétorique de l'image*, Paris, Le Seuil.
- 1994 : « Sens rhétorique et sens cognitif », in *La rhétorique et la sémiotique. Rhetorics and Semiotics*. RSSI, *Recherches sémiotiques. Semiotic inquiry*, XIV-3 : 11-23.
- 1996 : « Det videnskabelige billede » et « The Scientific Image », *Billeder fra det fjerne. Videnskabelig visualisering. En Antologi. Images from afar. Scientific visualization. An anthology* (dir. Anders Michelsen & Frederik Stjernfeld), s.l. [Copenhague], Akademisk Forlag, pp. 77-89 et 205-217.
- 1998 : « Voir, percevoir, concevoir. Du sensoriel au catégoriel », in *L'image mentale I. Voir*, 16 : 28-39.
- Jappy T. 1996 : « Signe iconique et tropologie visuelle » in Groupe μ (éd.), *Rhétoriques du visible. Protée*, vol. 23-4.
- Kleiber G. 1990 : *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, P.U.F.
- Klinkenberg J.-M. 1996 : *Sept leçons de sémiotique et de rhétorique*, Toronto, Éditions du GREF.
- 2000 : *Précis de sémiotique générale*, Paris, Le Seuil, coll. « Points » ;
- Lakoff G. 1987 : *Women, Fire and dangerous Things. What Categories reveal about the Mind*, Chicago & London, The University of Chicago Press.
- & Johnson M. 1985 : *Les métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- Nef F. (éd.) 1976 : *Structures élémentaires de la signification*, Bruxelles, Complexe.

Saint-Martin F. 1987 : *Sémiologie du langage visuel*, Québec, Presses universitaires de l'Université de Québec.

Rastier F. 1991 : « Problèmes de sémantique cognitive », in Vergnaud G. (éd.), *Les sciences cognitives en débat*, Paris, Éditions du C.N.R.S. : 163-174.

Vergnaud G. (éd.) 1991 : *Les sciences cognitives en débat*, Paris, Éditions du C.N.R.S.

NOTES

1. Le présent article porte la trace d'un travail collectif entrepris avec F. Édeline au sein du Groupe μ .
2. Klinkenberg 1996 : chap. I ; Klinkenberg 2000 ; Groupe μ 1998.
3. Pour une critique de la position différentialiste en sémantique linguistique, cf. Kleiber 1990 : 24-25.
4. Cf. e.g. Rastier 1991 ; Eco 1987 ; Eco 1988.
5. On a d'ailleurs pu émettre l'hypothèse que l'application du principe d'opposition constituait une spécificité de la pensée occidentale, pensée du discontinu, et qu'une sémiotique orientale ne pouvait se fonder que sur des concepts exploitant le continu.
6. T. Jappy le reconnaît : « La perception s'apparente davantage à un processus inférentiel qu'à une détermination des formes de la sensation, si bien que, tout est 'joué', pour ainsi dire, au moment où le sémiotique entre en jeu » (Jappy 1996 : 57).
7. En ce sens, les métaphores de G. Lakoff et M. Johnson (1985), qui ne sont pas des métaphores, ne décrivent jamais que des acquisitions de nouveautés de ce type, toutes relatives.
8. Ce que fait déjà le « réalisme expérientiel » de G. Lakoff (1987).
9. Aux références fournies à la note 2, ajouter encore : Édeline 1991 ; Groupe μ 1994 ; Groupe μ 1996.
10. Avec toutes les nuances qu'il faut apporter à cette notion de classe (cf. Klinkenberg 2000).
11. Toutes les réflexions qui précèdent concernent la perception. Mais elles valent aussi pour les instruments qui servent à exprimer ce savoir perceptif, à savoir les sémiotiques : car le signe est l'instrument qui sert à catégoriser le monde. On devra donc s'attendre à retrouver la structure de base — qualités, entités, interactions — dans toutes les sémiotiques, comme le langage verbal bien sûr, mais aussi celui des images visuelles, des symboles chimiques, etc. Tant dans les sémiotiques que dans la connaissance perceptive, le sens est le résultat d'un acte de distinction : on ségrègue certaines unités dans un continuum au nom d'une certaine valeur. Certes, les sémiotiques ne peuvent être ramenées aux connaissances perceptives. Pour qu'il y ait sémiotique, il faut quelque chose de plus que l'acte de distinction : il faut que l'on ait mis en relation un plan du contenu et un plan de l'expression afin de constituer un signe. Mais ce que nous avons établi jusqu'à présent suggère déjà que l'on pourra comparer unité (sémiotique) et entité (perceptive), valeur (sémiotique) et qualité (perceptive) ; et qu'en général, on pourra rapprocher perception et sémiotique. Tout se passe en effet comme si la pensée humaine ne pouvait fonctionner qu'en élaborant conjointement un répertoire d'entités et un ensemble de règles régissant leurs interactions. Ainsi, le physicien recherche les particules élémentaires (mésons, pions, baryons... : entités) et décrit leurs interactions fortes ou faibles (attraction des masses, forces électriques et magnétiques... : interactions). Il en va de même pour la mécanique (« mouvements » — interaction — des « corps » — entités —...), la chimie (« propriétés » des « éléments »...), l'écologie (« équilibre » des « espèces »...). Les langages eux aussi reproduisent cette structure de base : par exemple celui du code de la route, avec ses formes diverses (cercle, triangle, etc.) et ses couleurs (bleu, rouge, blanc...) qu'il associe dans divers panneaux.

12. Nous ne présenterons ici ces réponses que de manière cursive, nous réservant de les traiter de manière plus complète dans le travail dont il est question à la note 1.

13. Témoignage de cette évolution : le récent numéro de *Visio* consacré à *La catégorisation perceptive. Les frontières de soi et de l'autre. Perceptual Categorization. Of the Self and the Other*, t. V, n° 1, 2000.

14. À l'heure actuelle, on manque encore d'une étude institutionnelle sur la discipline. Il est sans doute significatif qu'aucune contribution historique sur la sémiotique — et, apparemment, la présente livraison de *Linx* ne fait pas exception — n'envisage cet aspect des choses et que la réflexion épistémologique en la matière élude systématiquement la question de ses propres déterminations sociales.

RÉSUMÉS

Les grandes écoles sémiotiques — structuralisme immanentiste européen, pragmatisme peircien — sont impuissantes à résoudre le problème de la sémiogenèse, qui peut se formuler de la façon suivante : « Comment le sens émerge-t-il de l'expérience ». À cette question, les avancées cognitivistes permettent aujourd'hui de répondre. L'article trace un programme de sémiotique cognitive, déjà engagé dans nos travaux antérieurs sur la sémiotique visuelle, qui montrent — grâce aux notions de qualité, d'entité, de seuillage et de stabilisation — que les structures élémentaires du sens procèdent de nos mécanismes perceptifs.

Major semiotic schools (European structuralism, Peircean pragmatism) never could solve the semiogenesis' problem, that is to say: how does meaning rise out of experience? This paper put forward a program for cognitive semiotics claiming that elementary structures of meaning are brought forth by perceptive mechanism.

AUTEUR

JEAN-MARIE KLINKENBERG

Groupe μ , Université de Liège, jmklinkenberg@ulg.ac.be